

« Les Rêves dansants », d'Anne Linsel et Rainer Hoffmann

Entretien avec l'équipe du film



En 2008, Pina Bausch, quelques mois avant sa mort, décide de reprendre son fameux spectacle «Kontakthof», non plus avec sa troupe, mais avec des adolescents de quatorze à dix-huit ans qui ne sont jamais montés sur scène et n'ont jamais dansé.

Ce documentaire est leur histoire...

Le spectacle de danse *Kontakthof* porte à ne pas s'y tromper la marque de Pina Bausch : il y est question de contacts humains, de rencontres entre les sexes, de la quête de l'amour et de la tendresse, avec toutes les angoisses, les aspirations et les doutes qui en font partie. Il y est question des sentiments, qui constituent un grand défi, particulièrement pour les jeunes.

Le film d'Anne Linsel et Rainer Hoffmann accompagne le processus depuis les répétitions jusqu'à la première. Nous voyons les jeunes dans leurs premières tentatives, encore maladroitement, pour transposer les thèmes du spectacle dans le mouvement et la chorégraphie jusqu'à trouver leur propre forme d'expression corporelle.

Ils se découvrent eux-mêmes au cours d'un travail qui les conduit à un dépassement personnel significatif. Des contacts doux et timides, mais

aussi agressifs, sont condensés en autant d'expériences individuelles que beaucoup font pour la première fois sur la scène.

Pina Bausch a constamment encouragé les jeunes danseurs à «être eux-mêmes». Derrière leurs mouvements se révèlent leurs angoisses, leurs sentiments, leurs désirs et leurs «rêves de danse». À la fin, chacun d'entre eux a non seulement grandi, mais il est surtout devenu plus confiant en lui-même, plus indépendant et aussi moins réceptif aux préjugés.

Pina Bausch est décédée le 30 juin 2009. *Les Rêves dansants* montre les dernières prises de vues et la dernière interview de la danseuse et chorégraphe célèbre dans le monde entier.

Le documentaire d'Anne Linsel et Rainer Hoffmann poursuit une carrière en salle unanimement saluée par les enseignants. Dès sa présentation en avant-première au Festival d'Avignon 2010, il a déclenché un intense bouche à oreille.

Le film s'inscrit en effet dans la lignée des grands témoignages artistiques et pédagogiques. D'une part, il conserve la dernière apparition à l'écran de Pina Bausch, qu'on voit ici reprendre avec des lycéens de Wuppertal l'un de ses plus célèbres ballets, *Kontakthof*. D'autre part, il permet de problématiser la pratique artistique en milieu scolaire avec une rare intensité émotionnelle.

Le travail filmé de recherche et de répétition alterne avec des entretiens qui entrecroisent les itinéraires de ces jeunes qui avaient rendez-vous, chaque samedi, avec le plateau. Aux antipodes des *success stories* commerciales, sans didactisme ni pesanteur, *Les Rêves dansants* s'attache avec sobriété à la prise en compte globale (intellectuelle, sensorielle, émotionnelle) de l'être humain, aux valeurs de tolérance et d'écoute intercommunautaires. Il s'agit d'une œuvre cinématographique à part entière, en même temps que d'un document pédagogique de premier ordre.

L'École des lettres a rencontré l'équipe allemande lors de la sortie du film en France : Anne Linsel, réalisatrice ; Jo Ann Endicott et Bénédicte Billiet, danseuses, formatrices encadrant l'atelier chorégraphique ; Joy, lycéenne, l'une des interprètes du film ; Sabine Rollberg, coproductrice du film. Occasion d'évoquer tout d'abord les conditions de travail de Pina Bausch et de ses jeunes interprètes...

L'ÉCOLE DES LETTRES. — *Où se passent les répétitions que l'on voit à l'écran ?*

L'ÉQUIPE DU FILM. — Le lieu des répétitions est le Lichtburg, en français le «château de lumière» : c'est un vieux cinéma désaffecté que la ville de Wuppertal avait loué pour Pina. La compagnie l'utilise depuis 1977. Le décor de *Kontakthof* est un peu ce lieu de répétition, chargé d'années de

travail et de recherches. C'était important pour les jeunes d'arriver dans cet endroit porteur d'histoire et de vie.

L'ÉCOLE DES LETTRES. — *Comment s'est effectué le « recrutement » des élèves qui ont participé à l'atelier ?*

LES ARTISTES-PROFESSEURS. — Les conditions requises étaient la volonté de venir travailler tous les samedis, le sens du rythme ou la pratique de la musique, l'ouverture d'esprit. Le plus long, ce fut la deuxième étape, la distribution progressive des rôles.

L'ÉCOLE DES LETTRES. — *Cela fait d'ailleurs partie du film...*

LES ARTISTES-PROFESSEURS. — À partir de leur libre désir d'exécuter tel mouvement ou tel acte (exemples : « Lequel d'entre vous voudrait s'essayer à hurler ? », « Place les mains derrière le dos et éclate de rire »), il fallait leur donner confiance en leur capacité de le faire, souvent se placer derrière eux et commencer avec eux avant de leur montrer qu'ils pouvaient y arriver seuls.

L'ÉCOLE DES LETTRES. — *Une des beautés du film est de montrer toute l'énergie physique que vous transmettez, que vous « transfusez » aux jeunes...*

LES ARTISTES-PROFESSEURS. — C'est une grande chance pour nous d'avoir pu refaire, avec des jeunes, ce que nous avons fait nous-mêmes il y a plusieurs années. Mais il n'y a pas de

hiérarchie entre adultes et débutants : nous travaillons côte à côte, ensemble. Cela ne résout pas par enchantement les difficultés ou les addictions qui peuvent emprisonner certains jeunes, et dans ce cas le contact reste difficile. On essaie pourtant...

L'ÉCOLE DES LETTRES. — *Ce que l'on peut retenir, c'est d'abord le désir que vous faites naître chez les jeunes. C'est quelque chose de très important, le désir de s'engager avec les autres et de faire naître quelque chose ensemble, d'aller jusqu'au bout de ce qu'on a commencé et de le terminer. Cela remet en question, pour les enseignants, la façon dont ils se positionnent par rapport aux élèves : on va chercher, ensemble, à construire quelque chose. Avec des jeunes confrontés à des situations sociales dures, à la violence, c'est une manière de reconstruire la relation.*

LES ARTISTES-PROFESSEURS. — C'est sûr, la danse ne peut pas s'apprendre d'une manière cérébrale et froide. Dans ce ballet, il y a énormément de choses qui permettent de s'exprimer. Par exemple, l'un des sujets est le suicide. Si l'on parvient à y incorporer une dimension de rire, cela peut permettre de lever des interdits et des inhibitions. Peut-être faut-il être un peu fou pour faire passer tout ça... Il faut être en même temps drôle et strict... Et, surtout, savoir exactement ce que l'on veut.

Il ne faudrait pas croire que ç'a été une transmission facile. Au début, nous nous sommes rendues dans les

cinq lycées associés au projet. On montrait certains mouvements, les jeunes les reproduisaient, et c'est ainsi qu'ils pouvaient décider de venir vers nous. L'un de ces lycées était situé dans un quartier plutôt difficile. Beaucoup d'élèves étaient candidats, mais plutôt pour éviter les maths...

Lors de la rencontre, le bruit de fond était tel que nous devions nous exprimer au micro, et même crier dans le micro. Puis nous avons montré un extrait du ballet, et quand on a annoncé qu'il fallait y consacrer tous ses samedis, une partie de la salle est sortie. Le reste des jeunes continuait à se montrer très bruyant. Mais la chose incroyable, c'est que, lorsqu'on a proposé de travailler en cercle, personne n'a refusé : dans cette pièce, chacun a pu trouver quelque chose qui ait du sens pour lui.

À JOY. — *La première fois que vous avez reçu cette proposition, qu'est-ce qui vous a décidée ?*

JOY. — Au début, c'est ma mère qui m'a dit de rejoindre le projet, parce qu'elle connaissait Pina Bausch. Moi, je ne la connaissais pas. Et je n'avais pas forcément envie de me lever tôt et de travailler dur tous les samedis. Mais ma mère a insisté et, très vite, j'ai trouvé quelque chose de magique qui m'a donné envie de rester. Je me suis fait des amis parmi les autres, j'ai eu envie de les rejoindre toutes les semaines pour danser avec eux...



Joy, l'une des lycéennes
des « Rêves dansants », photo C. R.

Finalement, je n'ai plus du tout eu envie de partir. Les sept heures de répétition qui ont précédé la représentation sont passées très vite. Ce n'était pas la chorale, ce n'était pas de la danse classique, c'était du théâtre dansé, quelque chose que je ne connaissais pas à l'époque.

L'ÉCOLE DES LETTRES. — *Dans le film, on voit le trac des jeunes la première fois qu'ils vont rencontrer Pina. Qu'avez-vous ressenti personnellement ?*

JOY. – Nous étions tous très excités et très stressés. Mais, au bout de deux minutes, tout le monde était en confiance. Elle était adorable, et chacun a pu être complètement soi-même – exactement ce que souhaitait Pina.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Est-ce que cela vous a permis de mieux comprendre le travail de vos professeurs, qui avaient été danseuses dans ce même ballet ?*

JOY. – Nous n'avons toujours pas compris. Nous sommes un public très fatigant ! [Rires.]

L'ÉCOLE DES LETTRES, à tous. – *Et la présence de la caméra, comment avez-vous fait pour vous familiariser avec elle ? Comment le projet du film croisait-il la création théâtrale ?*

ANNE LINSEL. – Le projet de faire un film, non prévu au départ, a recueilli l'assentiment des professeurs. La caméra était toujours là, gênante au début, invisible ensuite. La capacité des jeunes à s'y habituer était étonnante. Notre caméraman a su les mettre en confiance. C'était très important parce que, dans les entretiens qui alternent avec les séances de travail, ils se sont beaucoup livrés. J'ai préparé ces entretiens par des rencontres non filmées, au domicile des

lycéens. C'est peut-être ma plus belle expérience professionnelle. [Montrant Jo Ann Endicott et Bénédicte Billiet.] Je dois beaucoup à ces deux femmes-là. [Rires.]

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Que souhaiteriez-vous que le film apporte au public français ?*

L'ÉQUIPE. – C'est un film qu'il faut voir et revoir. C'est d'abord une découverte de l'émotion, alors préparez vos mouchoirs ! Dans les entretiens qui scandent le film, on s'aperçoit que chacun de ces jeunes a un fardeau à porter, qu'il se confronte à son destin. Que ce soit la mort du père de Joy, l'assassinat du grand-père de la jeune Albanaise, la migration difficile du jeune Tzigane... La vie n'est pas faite que de joies et elle ne les a pas épargnés. Mais le film, tout comme l'enseignement artistique, ne cherche pas à faire intrusion dans les intimités. C'est d'abord une invitation à aimer vivre, à aimer l'art, à découvrir qu'apprendre peut être une joie. Chaque jeune est porteur d'une foule de possibilités : c'est cela qu'il faut chercher.

FRANÇOISE GOMEZ,
avec la complicité de
THÉRÈSE DE PAULIS,
le 9 novembre 2010